



HAL
open science

Privilèges épistémiques et accommodements déraisonnables

Philippe Huneman

► **To cite this version:**

Philippe Huneman. Privilèges épistémiques et accommodements déraisonnables. Argument. Politique, société, histoire, 2017. hal-01968495

HAL Id: hal-01968495

<https://hal.science/hal-01968495>

Submitted on 2 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Privilèges épistémiques et accommodements déraisonnables

En mai 2017, une fois n'est pas coutume, une polémique interne à la philosophie académique a fait son chemin jusqu'au *New York Times* qui lui a consacré deux articles¹. Il en allait, certes, de sujets politiquement et socialement plus brûlants qu'une banale polémique sur Aristote ou sur le déflationnisme épistémique : la race et le genre, ou plutôt le « transrace » et le « transgenre ». Les protagonistes étaient une jeune *assistant professor* à Rhode Island College, Rebecca Tuvel, le comité éditorial de la revue de philosophie féministe *Hypatia* (du nom d'une célèbre philosophe néoplatonicienne), et la communauté de philosophes universitaires états-uniens.

Tuvel a publié dans *Hypatia* un article intitulé « In Defense of Transracialism », où elle défendait l'idée d'un parallèle conceptuel entre d'un côté des individus qui se sentent d'une autre race que la leur et en prennent l'apparence, et de l'autre les transgenres. Le « transracialisme » a été illustré notamment par l'activiste de la cause afro-américaine Rachelle Dolezal, dont on a révélé qu'elle était en réalité blanche². Dolezal a fait l'objet de nombreuses critiques politiques, et Tuvel, dans son article, prend en quelque sorte sa défense en soutenant que le « transracialisme » relève du même malaise psychologique ou existentiel que le « transgenrisme » et devrait être considéré de la même manière (elle compare Dolezal à la célèbre Katlin Jenner, dont le passage transgenre avait été fortement médiatisé, puisqu'en tant qu'homme c'était une vedette de la télé-réalité). Cet article constitué essentiellement d'argumentation conceptuelle (et non d'études sociologiques ou psychologiques) est issu de la thèse qu'elle avait soutenue peu de temps auparavant.

Après la publication du texte, adoué par le processus d'évaluation par les pairs de la revue, des universitaires choqués par son contenu ont vivement protesté, et publié une lettre ouverte pour exiger le retrait de l'article de Tuvel³. Selon eux, l'article était à la fois offensant pour les Noirs et pour les transgenres, et n'aurait jamais dû être publié. La lettre ouverte a recueilli plus de 800 signatures en quelques semaines, et finalement des membres du comité éditorial du journal dont l'éditrice associée Cressida Heyes ont demandé publiquement sur le site d'*Hypatia* le retrait de l'article, marquant ainsi un désaccord avec l'éditrice-en-chef Sally Scholz. Finalement, Scholz a démissionné, et le conseil d'administration d'*Hypatia* (dont est membre Miriam Solomon, figure majeure de la philosophie analytique) a retiré au comité de rédaction le pouvoir de choisir le nouveau rédacteur en chef.

Si finalement les protestataires n'ont pas vraiment eu gain de cause, l'affaire a donc fait grand bruit, et Tuvel a reçu de très nombreux messages de soutien de la part de philosophes nord-américains - parfois publiquement, comme sur le blogue de Brian Leiter, le plus lu dans cette discipline, ou sur le *Daily Nous*, autre blogue influent. Son article a été abondamment commenté, et a clivé (au moins) le domaine des *gender studies* (La rédactrice en chef de *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, une des publications majeures du champ, a par exemple

¹Jennifer Schuessler, « A Defense of 'Transracial' Identity Roils Philosophy World », *NYT* 19 Mai 2017 <https://www.nytimes.com/2017/05/19/arts/a-defense-of-transracial-identity-roils-philosophy-world.html>
Op-ed: Robert Brubaker, 'The Uproar Over 'Transracialism'', 18 mai 2017. (<https://www.nytimes.com/2017/05/18/opinion/the-uproar-over-transracialism.html>) Brubaker est l'auteur de : *Trans: Gender and Race in an Age of Unsettled Identities*, sur ces questions.

² http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2015/06/17/aux-etats-unis-la-militante-blanche-qui-se-faisait-passer-noire-s-explique_4655581_3222.html

³https://docs.google.com/forms/d/1efp9C0MHch_6Kfgtlm0PZ76nirWtcEsqWHcvgidl2mU/viewform?ts=59066d20&edit_requested=true

publié une critique au vitriol de la censure de Tuvel dans le *Chronicle of higher education* : « Academe's Poisonous Call-Out Culture », 5 mai 2017⁴)⁵.

Deux points sont à souligner: d'une part, les premiers signataires de la lettre ouverte que l'on a mentionnée plus haut n'étaient pas forcément des universitaires en *gender studies* ou *critical race studies*, dont on peut imaginer l'implication dans la querelle, ainsi quelques philosophes analytiques « standard » ont aussi signé le texte; d'autre part, on doit prendre toute la mesure de la violence exercée par cette polémique à l'encontre d'une jeune femme, dont c'est le premier poste universitaire menant à la permanence, et qui se voit soumise à une pression inouïe ainsi qu'à une accusation de quasi-malconduite scientifique propre à ruiner sa carrière⁶. Sachant que les signataires de la lettre ouverte étaient en grande partie des femmes plus âgées bien installées dans un poste universitaire⁷, la dissymétrie entre les accusateurs et l'accusée est patente et quelque peu choquante.

Je voudrais ici méditer sur les quelques leçons à tirer de cette histoire, qui me paraît emblématique des embrouillaminis contemporains entre sciences, humanités et idéologie.

1. Le reproche majeur fait à Tuvel est de n'avoir pas, elle, femme *cis* blanche, cité assez abondamment des textes écrits par des femmes noires ou transgenres⁸. On l'accusait de discréditer la *scholarship* faite par les noires ou les transgenres, donc les dominé.e.s, et de renforcer ainsi la domination des mâles blancs *cis*. Quant à son argument lui-même, il était intrinsèquement offensant, car en mettant sur le même plan les transgenres et une femme blanche qui joue à être noire, il disqualifie l'authentique domination sociale vécue par les transgenres - effectivement souvent victimes d'une haine encore peu sanctionnée - et les afro-américains. Le « transrace » n'est pas une catégorie sérieuse, c'est une véritable insulte à la violence vécue par les Noirs : seule une Blanche assurée de ses privilèges peut s'amuser à se grimer en Noire pour se donner des sensations, sans vrai risque encouru, et aucun sérieux malaise existentiel qui serait comparable à l'authentique souffrance des transgenres avant leur changement de genre ne saurait justifier cela.

La critique du « transracisme » fut abondante quand le cas Dolezal a été révélé, mais ici je m'intéresse à la critique des arguments de Tuvel. Ils posent tous la question de sa légitimité, comme femme blanche *cis*, à parler de groupes sociaux dont elle ne fait pas partie, et dont l'expérience partagée lui fait défaut. Malgré toute sa bonne volonté idéologique – Tuvel étant engagée dans la critique de l'hétéro-*cis* normativité blanche et l'action contre les préjugés transphobes ou le racisme essentialiste –, ses arguments ne sont pas légitimes parce qu'elle

⁴ <https://www.chronicle.com/article/Academe-s-Poisonous-Call-Out/240016>

⁵ En particulier, l'affaire a été l'occasion de signaler des faits effectivement problématiques pour la philosophie nord-américaine, par exemple que sur 13 000 philosophes professionnels aux USA, seuls 55 sont des femmes noires. Reste que ces faits pourraient relever davantage d'un problème systémique des USA (accès inégal à l'éducation supérieure etc.), plutôt que d'un problème spécifique au champ philosophique professionnel.

⁶ Tuvel elle-même, comme elle le dit dans un commentaire après l'affaire, a été prévenue par des 'amis bien intentionnés' que si elle ne retirait pas son article les conséquences seraient dramatiques pour sa vie professionnelle.

⁷ Dont l'une siégeait dans le jury de la thèse de Tuvel, donc avait apparemment considéré ses arguments comme soutenables sinon vrais.

⁸ La lettre ouverte dit que she « fails to seek out and sufficiently engage with scholarly work by those who are most vulnerable to the intersection of racial and gender oppressions (women of color) in its discussion of "transracism" ».

n'a pas l'expérience des traits de domination dont elle parle. Philosophiquement, la vraie question est donc le rôle épistémique d'une expérience vécue de la domination ou discrimination, qui conférerait la légitimité pour parler de cette domination.

De fait, si les hommes parlent au nom des femmes d'objets qui sont au cœur de la domination masculine tels que l'enfantement, la maternité, le harcèlement, ils ont nécessairement un savoir de seconde main de ces expériences – mieux encore, ils ne peuvent pas savoir « ce que ça fait » d'être mère ou d'être harcelée, même s'ils peuvent en donner une description exacte basée sur ce qu'ils auront entendu ou lu. Ceci pourrait rappeler la question qui tracasse toute la philosophie de l'esprit depuis un article fameux de Thomas Nagel : « What it's like to be a bat ? »⁹ Mais Nagel parle de l'écart entre le savoir objectif de la chauve-souris, par exemple physiologique, zoologique, ou moléculaire – et le vécu chauve-sourinesque que peut avoir celle-ci. Le scientifique connaît la biologie de la chauve-souris, mais ne peut dire la vérité de ce que serait *être* une chauve-souris. Toutefois, on tirerait facilement de cette thèse une sorte d'indicibilité de l'expérience subjective (par exemple celle d'être trans, ou d'être Noir), mais on ne voit pas pourquoi seule une chauve-souris aurait la légitimité exigible pour parler de la chauve-souris en général. Mais, dans le cas soulevé par Tuvel, et de manière générale dans le cas de tout discours sur des groupes discriminés ou dominés, s'ajoute la dimension cruciale de la domination. Celle-ci colore en quelque sorte la totalité des expériences du sujet, de sorte que celui qui ne la subit pas ne saurait se représenter – et donc dire – ce qu'est une expérience de dominé. Car il pourrait certes la considérer avec empathie, mais ce serait nécessairement de son point de vue de dominant, sans l'ensemble des dimensions qui constituent une expérience de dominé. Si chacun est effectivement capable d'empathie, par cette empathie c'est toujours moi-même que je transporte dans l'expérience de l'autre pour en saisir la vérité. Donc, si je suis d'un groupe dominant, blanc ou homme ou hétérosexuel ou *cis*, je me transposerai moi, mâle blanc, etc., avec mes anticipations, *habitus*, structures mentales ou souvenirs de dominant, dans cette expérience du dominé et ainsi la déformerai.

Pour prendre un exemple, l'individu intersexe n'a aucune case à cocher dans un formulaire d'état civil (« M. ou Mme »). Moi qui suis un mâle, je peux comprendre cette expérience et éventuellement concevoir que l'intersexe vit une telle requête de l'état civil comme une violence qui lui dénie en quelque sorte sa place dans le monde ; mais je ne pourrai pas la vivre *comme* l'intersexe, pour qui ce fait s'articule avec une immense série d'événements du même type qui tous lui rejettent à la figure le fait qu'elle ou il (!)¹⁰ n'a de place nulle part dans un monde structuré par des catégories dictées par les *cis*- et évidentes pour eux. Pour prendre la langue en usage dans ces domaines des *gender*- et *critical race studies* : en tant qu'appartenant à un groupe dominant, je suis un privilégié qui ne peut comprendre l'expérience de l'autre, dominé, parce que même si je peux compatir et faire preuve d'empathie, j'introduirai toujours mes privilèges dans son expérience et ainsi la travestirai.

Tel serait donc un argument plausible en faveur du privilège épistémique des dominés pour dire leur expérience : un privilège qui, inversement, délégitime d'entrée de jeu un projet comme celui de Tuvel. On pourra remarquer d'ailleurs que pareil argument réfléchit exactement le cas de la « transrace » dont elle parlait : Dolezal a été féroce critiquée parce qu'en réalité, en « devenant » noire, elle conservait un privilège, celui de « redevenir blanche » à tout moment, qui fait que son « expérience » du statut d'Afro-Américaine ne saurait être authentique. Tuvel n'est pas plus en position de parler des transgenres ou des Afro-

⁹ Nagel, T., 1974, "What is it like to be a Bat?" *Philosophical Review*, 83: 435–456.

¹⁰ Le langage même de cette phrase en français montre un tort fait à l'intersexe...

Américaines, que Dolezal ne l'est de vivre une vie d'Afro-Américaine¹¹. C'est même là toute la différence avec le transgenre, auquel Tuvel comparait cette femme transrace, et le coeur de l'objection qu'on a faite à son article : le transgenre, lui, ne peut pas revenir en arrière – et il se trouve dans une catégorie qui est déjà dominée (les trans, par les cis-), alors que le « transrace » n'est aucunement partie d'un vrai groupe (puisque chacun pourrait à tout moment se retirer d'un tel groupe), et encore moins un groupe dominé.

L'argument de l'exclusivité de ceux qui partagent une expérience de domination pour pouvoir légitimement parler de cette expérience serait donc : être (et se savoir) dominé procure un privilège épistémique pour dire l'expérience structurée par la position de dominé. Mais cet argument, raisonnable, bute sur une objection problématique : s'il existe des expériences partagées par les groupes dominés, et épistémiquement inaccessibles à ceux qui n'en sont pas, reste que le fait de cette domination est présupposé dans tout ce raisonnement. Or, comment l'établir ?

Le problème ici, c'est que beaucoup sont enclins à faire état d'une domination ou d'une oppression dont ils seraient les victimes. La plainte est bien la chose du monde la mieux partagée. Ainsi, en France, il y a quelque temps, un mouvement de petits patrons s'est élevé contre les réformes fiscales du gouvernement. Autobaptisés «Mouvement des Pigeons » ces gens contestaient un « racket fiscal » dont ils s'estimaient victimes de la part de l'État. On peut leur faire crédit du sentiment d'être opprimé ; mais ce sentiment atteste-t-il *ipso facto* d'une oppression réelle ? Il est largement permis d'en douter, puisqu'économiquement les individus en question se situent tous dans le premier décile de l'échelle des revenus français...

De même, lorsque des articles de *Fat Studies* soutiennent que les campagnes diététiques (« 5 fruits et légumes par jour ») font preuve de « grossophobie », ou que la philosophe Francesca Minerva¹² démonte dans un article (au premier ou au second degré, c'est difficile à savoir) la discrimination invisible subie par les laids (« unattractive people »), on n'est pas certain d'avoir quelque chose du même ordre que les discriminations envers les populations noires ou la domination masculine. Si celles-ci ont été bien établies, ce n'est pas seulement du fait de récits autobiographiques attestant du sentiment d'être opprimé – comme les Pigeons ou les thuriféraires de la grosseur pourraient le faire – mais aussi via d'innombrables études économiques et sociologiques. Celles-ci sont faites en troisième personne, comme le traité du zoologue sur la chauve-souris – plutôt qu'en première personne, sur le mode de « ce que ça fait » d'être la chauve-souris. Et ce sont ces sommes de preuves et de documentation qui manquent au récit de nos « pigeons » pour devenir un authentique discours sur la domination.

En ce sens, l'argument selon lequel seul celui qui partage une expérience de domination ou de discrimination est légitimé à en parler n'a une validité que partielle, et on doit reconnaître qu'il doit exister un discours légitime, à la troisième personne, donc, en droit, écrit par des tiers, sur cette domination, sans quoi on se perdrait dans un fouillis d'expériences et de sentiments qui ont tous vocation à attester d'une oppression mais qui ne font en réalité que diffracter à l'infini l'empire contemporain de la plainte.

2. L'affaire Tuvel invite à une seconde réflexion. La censure de ce texte et l'imbroglio qui en a résulté reposent sur l'idée que Tuvel offenserait des individus qui subissent *déjà* une domination, et de ce fait renforcerait ladite domination. L'enjeu est donc la responsabilité morale du chercheur, en tant que personne qui appartient forcément à un groupe identifié

¹¹ C'est par exemple la critique de Syretta McFadden dans son article du *Guardian*, juin 2015. <https://www.theguardian.com/commentisfree/2015/jun/16/transracial-definition-destructive-rachel-dolezal-spokane-naacp>

Minerva F. (2017) "The Invisible Discrimination Before Our Eyes: A Bioethical Analysis." *Bioethics*, 31(3):180-189

parmi les catégories cis /trans, blanc / noir, homo/hétéro, homme/femme. Autrement dit, même si Rebecca Tuvel avait raison ou même si son argument était formellement correct et digne d'être discuté dans l'abstrait, en tant que femme blanche *cis*, elle ne devrait pas le publier.

Bien sûr, la question de la responsabilité de l'intellectuel est une vieille question. Elle est aussi le quotidien de chercheurs qui travaillent par exemple sur l'héritabilité de l'intelligence ou l'intelligence artificielle. Et dans le cas qui nous occupe, cette question se lie aussi à celle du privilège épistémique, puisque l'identité même de Tuvel est constitutive de l'offense en question.

Dans ce cas précis, donc, on pourrait effectivement être sceptique quant à l'offense que constitue un article académique sur une question très théorique¹³ de philosophie politique publiée dans une microrevue lue par presque personne ; on peut aussi penser que ce tort est largement contrebalancé par le tort fait à Tuvel elle-même par la cabale des philosophes féministes, intersectionalistes, ou autres, puisqu'ici une femme jeune (donc une dominée, dans le monde académique) risque de perdre son travail.

Mais de manière générale, le monde universitaire est aujourd'hui largement ébranlé par un tel problème de responsabilité académique. Bien sûr, dans le contexte états-unien, les questions du *free speech* et du *hate speech*, des *safe spaces* ou des *trigger warnings* participent de la même interrogation.

Il n'y a pas que de mauvais arguments pour justifier une censure ou en tout cas une suspicion politique ou morale quant à des propositions issues de la recherche scientifique. Jerry Coyne, biologiste spécialiste de la spéciation, et vulgarisateur scientifique renommé dont le blogue scientifique est l'un des plus lus, remarquait que quiconque dans une étude de génétique des populations mettrait en évidence parmi les populations de type ashkénazes identifiées en fonction de marqueurs génomiques une capacité supérieure à la moyenne à raisonner sur les questions d'argent, devrait réfléchir à deux fois avant de publier son étude.

Dans un texte consacré au canular qu'Anouk Barberousse et moi avons publié à l'encontre d'Alain Badiou¹⁴, célèbre métaphysicien maoïste français, nous appelions « accommodement déraisonnable » le fait, pour des philosophes ou des scientifiques, de céder sur des principes rationnels en faveur de conséquences politiques jugées prioritaires. Nous pensions à la propension, en particulier dans les milieux de gauche ou de gauche radicale, à laisser passer ou publier des textes incompréhensibles mais porteurs des bons marqueurs ou tags idéologiques. Cela nous semblait être une des raisons du succès intellectuel de Badiou – dont les thèses philosophiques sont jugées loufoques par une bonne partie des philosophes professionnels – et surtout des héritiers du mouvement postmoderne : nouveaux réalistes, accélérationnistes, etc. Tant qu'un auteur critique l'hétéro-*cis*-normativité blanche, il peut bien raconter de la bouillie intellectuelle, on le prendra au sérieux. Il lui suffit de présenter les bons tags, ou marqueurs, de sa pureté idéologique : utiliser par exemple les mots patriarcat, privilège, domination, hétéronormativité, repronormativité (le préjugé selon lequel la reproduction est une affaire biologique de femmes), capitalisme (c'est mal), hiérarchie (c'est mal), différence (c'est bien), *différance* (c'est encore mieux), etc.¹⁵. Inversement, quiconque ne les présente pas

¹³ En pratique le nombre de cas de « transrace » n'excède pas une poignée...

¹⁴ Huneman P., Barberousse A., « L'agriculture (bio) et l'événement. Retour sur un canular métaphysique », *Zilsel*, 2016, 1: 159-187.

¹⁵ Dans notre analyse du style de Badiou afférente au dit canular, nous soulignons que la grammaire de sa prose et de celle de ses disciples relève plutôt d'une parataxe de tags que de la linéarité d'une argumentation rationnelle. Barberousse A., Huneman P. « Un "philosophe français" label rouge. Relecture tripodienne d'Alain Badiou », 1er Avril 2016, *Carnet Zilsel*. <http://zilsel.hypotheses.org/2548> Ledit canular Badiou est raconté et expliqué en détail dans cet article.

pourrait ou devrait donc être suspect de soutenir ladite hétéronormativité et son patriarcat, et donc subir la censure qu'il ou elle n'a pas su spontanément s'imposer.

Certes, les valeurs et les principes sont multiples, et ce que je décris apparaît à première vue comme un cas de conflits entre principes ou valeurs d'ordres différents : épistémique, éthique, politique, etc. Il n'y a pas de formule générale pour une résolution, et on ne saurait asserter que seul est raisonnable un choix en faveur des principes de rationalité théorique.

Comme l'a montré l'affaire Tuvel, il arrive donc souvent aujourd'hui que les intellectuels de gauche (*leftists*, *liberal* ou *radical*, dans l'idiome anglais) s'accommodent un peu trop facilement de principes qui vont à l'encontre de la liberté d'expression, sinon de la vérité scientifique. On est effectivement surpris de trouver dans les signataires de la lettre ouverte contre Tuvel des philosophes analytiques « purs », que leurs standards en matière de rationalité et surtout de libre examen critique devraient prévenir contre toute atteinte à la liberté de la discussion philosophique, ou contre un mépris des règles standard de la publication scientifique comme l'évaluation par les pairs. Visiblement, ces philosophes ont subordonné leurs principes de rationalité de chercheurs à leurs préférences idéologiques.

À partir de là, on peut s'arranger aussi avec la vérité tenue pour scientifique. Par exemple, il n'est pas rare de trouver, dans les textes d'inspiration féministe sur les différences entre les genres, un scepticisme envers des faits relativement consensuels de la biologie qui, transposé au domaine de la climatologie, passerait pour climatosceptique¹⁶. Il y aurait donc parmi tout ce qui fait l'objet d'un consensus scientifique large, ce qui nous arrange et est « vrai » (changement climatique, érosion de la biodiversité...) et ce qui est vraisemblablement biaisé (différences biologiques entre hommes et femmes, innocuité des OGM pour la santé humaine, etc.) ? Certes, il est permis de penser que le premier ensemble de faits s'appuie sur une méthodologie scientifique rigoureuse alors que le second est de fait biaisé par des idéologies¹⁷; reste qu'il faudrait déjà le montrer, en employant les mêmes critères pour évaluer les deux types de consensus.

S'il n'existe pas de règle générale pour trancher le différend entre les valeurs en jeu, et décider de la légitimité (ou pas) des accommodements en question dans le cas qui nous occupe, soit la censure ou le discrédit immédiat jeté sur les arguments et affirmations jugés hétérodoxes (exemplifié par l'affaire Tuvel), il y a deux genres de raisons de les trouver déraisonnables.

Premièrement, la libéralité à l'égard des opinions et arguments idéologiquement « purs », c'est-à-dire a priori critiques des dominations, finit par faire exister du côté progressiste de l'échiquier politique une prolifération de textes absurdes que les idéologues adverses auront plaisir à monter en épingle pour mieux moquer l'indigence intellectuelle de la gauche. C'est ainsi qu'un article sur la « glaciologie féministe »¹⁸ est devenu l'étendard de la lutte contre l'invasion

¹⁶ On peut prendre pour exemple ici les travaux de la sociologue française Christine Delphy, qui jouissent d'une faveur certaine dans les milieux de gauche français. Le travail certes incomparablement plus sérieux de Cordelia Fine, dont le livre *Testosterone Rex* a reçu le prix du livre de la Royal Society en 2017, a aussi fait l'objet d'importantes critiques quant à son traitement différentiel des arguments concernant la neuroscience des différences sexuelles. Pour des recensions contrastées voir le *Guardian* de Janvier 2017 (<https://www.theguardian.com/books/2017/jan/18/testosterone-rex-review-cordelia-fine>) et la recension de son *Delusion of gender* dans *Biology of sex differences* (McCarthy and Ball, « Tempests and tales: challenges to the study of sex differences in the brain .» *Biology of Sex Differences* 2011, 2:4)

¹⁷ De fait, de Lisa Loyd à Evelyn Fox Keller et Joan Roughgarden les démonstrations ne manquent pas de biais sexistes en biologie.

¹⁸ Mark Carey, M. Jackson, Alessandro Antonello, Jaclyn Rushing. " Glaciers, gender, and science: A feminist glaciology framework for global environmental change research." *Progress in Human Geography*, 40, 6:770 - 793. Pour une idée du succès de cet article dans les milieux conservateurs qui veulent discréditer les sciences humaines et sociales voir: <http://reason.com/blog/2016/03/07/this-university-of-oregon-study-on-femin>

des sciences humaines par « l'idéologie du genre ». Et, inversement, cette prolifération rend difficilement visibles et audibles les critiques sérieusement argumentées de la domination, les vraies études empiriques portant sur la discrimination, et les réflexions philosophiques argumentées sur la question de la justice, de l'égalité, de l'équité, etc.

De plus, par un effet intrinsèque au champ intellectuel, si « critiquer la domination » est l'étalon auquel une contribution de sciences humaines est jugée valable, une incitation à trouver partout des dominations et des discriminations s'emparera de ce champ, induisant une logique de surenchère où chacun voudra dénicher une domination de plus que son voisin : après la transphobie, l'âgisme, le capacitisme, viennent la grossophobie, la mochophobie, puis pourquoi pas la veganophobie, l'asexualophobie, etc. À la « concurrence victimaire » parfois dénoncée entre groupes victimes d'oppression, s'ajoute en miroir une concurrence dans les critiques de la domination. Cette logique une fois couplée à l'argument antérieur du privilège épistémique, on comprend que, aucun tiers n'étant en position de justifier les faits réels de domination, la dénonciation de cette domination et des discriminations va s'étendre à tout et n'importe quoi. L'histoire de Tuvel exemplifie cette logique qui rappelle celle de la Terreur lue par Hegel dans sa *Phénoménologie de l'esprit* : on doit critiquer toutes les dominations, en trouver de neuves, critiquer encore les nouvelles et ne jamais être en reste d'une critique radicale, sous peine d'être excommunié du monde académique ou intellectuel.

Autrement dit, le résultat de ces accommodements c'est d'ouvrir un boulevard à une critique conservatrice des sciences humaines, qui rappellerait à l'ordre et au bon sens quelques chercheurs égarés dans des lubies protestataires qui ne sont pas sans rappeler le plus échevelé des années 70. Inversement, dans un monde académique largement dominé par la gauche¹⁹, une gauche qui se livre à de tels accommodements, l'effort demandé pour être un intellectuel de droite, hayekien ou nozickien par exemple, est largement supérieur à celui requis pour être un intellectuel de gauche, puisque le premier sera soumis au feu d'une critique abusive tandis que le second sera accueilli à bras ouverts dès qu'il récitera le mantra de la discrimination et des privilèges. On raconte que le juge Anthony Scalia de la Cour Suprême des États-Unis, très conservateur, a été éduqué dans les années 1970 à Harvard, à l'époque où les marxistes dominaient totalement la sphère académique : pour survivre et avancer comme étudiant républicain, il n'avait d'autre choix que de produire des arguments excessivement solides comparés à ceux de ses adversaires. En langage darwinien, nos accommodements induisent donc une pression de sélection très forte sur les idées et auteurs de droite, qui fait que, dans le champ académique, leur acuité (lorsqu'ils y émergent) risque d'être supérieure à celle des chercheurs de gauche moyens. Les accommodements avec la liberté d'expression et de critique sont par conséquent déraisonnables aussi parce que l'intellectuel de gauche qui s'y compromet scie pour ainsi dire la branche sur laquelle il est assis.

Deuxièmement, ces accommodements à l'égard de la science, sinon de la vérité, ont également un effet pervers immédiat. L'intellectuel humaniste de gauche apparaît antiscientifique par idéologie (surtout s'il adhère à des arguments constructivistes radicaux qui voient dans la science une formation sociale comme une autre, et en retour permettent de la rejeter au nom d'idéaux sociaux différents), donc le simple fait de prendre le contrepied de l'idéologie radicale, gauchiste ou « libéral » (au sens américain du terme) va avoir a contrario l'allure de la science. Or, il n'en est rien : il s'agit généralement de préjugés effectivement

¹⁹ Rothman, Stanley, S. Robert Lichter, and Neil Nevitte. "Politics and Professional Advancement Among College Faculty." *The Forum* 3.1 (2005): 1-13; Neil Gross; Solon Simmons (29 May 2014). *Professors and Their Politics*. JHU Press. Le biais libéral est plus fort dans les sciences sociales: pour la psychologie, Inbar, Yoel, and Joris Lammers. "Political Diversity in Social and Personality Psychology." *SSRN Electronic Journal SSRN Journal* (2012): 3-5; pour la sociologie : Yancey G., *Compromising Scholarship: Religious and Political Bias in American Higher Education*, Baylor Press, 2011.

discriminants, éculés et scientifiquement rejetés. Dénier le fait de la domination masculine ou des Noirs, par exemple, pourra paraître comme scientifique, ou vrai, justement parce que ceux qui les combattent ont subordonné la vérité (ou, au moins, la science) à leurs préférences idéologiques. En France on ne compte plus ces esprits éclairés qui moquent la « théorie du genre » parce qu'elle piétinerait les « vraies » et « évidentes » différences biologiques entre les hommes et les femmes ; victimes collatérales, les sociologues qui explorent la domination masculine, la construction sociale du genre ou la discrimination des populations noires et maghrébines en France, passent pour d'angéliques idéologues aveugles aux soi-disant « faits massifs » de la complémentarité naturelle des hommes et des femmes et des incompatibilités culturelles des Noirs et des Blancs.

Or la science, en l'occurrence la biologie, n'est pas une ennemie de la cause de l'égalité des genres : au contraire, elle abonde en exemples qui montrent que l'opposition entre animaux mâles et femelles ne correspond pas toujours à une équation aussi simple que : « aller chasser et se battre » / « tricoter et s'occuper des enfants ». Chez les crapauds-buffles, c'est un mâle qui s'occupe des petits, de tous les petits de la tribu ; chez beaucoup d'espèces, les femelles sont plus grandes que les mâles, et chez les lions, que tous connaissent bien via Walt Disney, c'est la femelle qui chasse... Les divisions mâles/femelles découlent certes originellement de l'anisogamie (un gros gamète vs beaucoup de petits) ; mais cette anisogamie peut avoir des conséquences très différentes si on varie les autres paramètres environnementaux et génétiques. Loin d'être un déterminant direct d'une dichotomie simple des mâles et des femelles, l'anisogamie aura en réalité des effets différents, tout dépendant des conditions de vie de l'espèce et des parentés phylogénétiques si bien que, en gros, presque tout est biologiquement possible en matière de division mâles/femelles²⁰.

Si la biologie exclut effectivement l'idée que les catégories «homme » et «femme » n'auraient rien à voir avec la biologie – mais qui donc, au fond, soutient vraiment ça ? – elle ne contraint pas outre mesure l'explication des différences ou indifférences « non-construites » entre hommes et femmes, et n'exclut pas un effet fort des normes sociales sur ces genres, ne serait-ce que parce que dans l'évolution biologique des animaux sociaux les normes « culturelles » deviennent des pressions de sélection et contraignent à leur tour l'évolution biologique.

Les petits accommodements avec la science au nom de l'idéologie finissent donc par crédibiliser des opinions qui, en réalité, sont tout autant antiscientifiques que les idéologies progressistes radicales de certains chercheurs. Mais, grâce à ces accommodements, de telles opinions prennent auprès du public le lustre de la science alors qu'elles n'ont pour elles que l'évidence trompeuse et socialement biaisée du soi-disant bon sens.

Reste que, même si ces errements ne finissaient pas par décrédibiliser une cause initiale supposément légitime, s'accommoder de principes qui vont à l'encontre de la science n'en serait pas plus raisonnables puisque cela décrédibilise de manière générale les sciences (en particulier les sciences sociales et humaines), induisant ainsi une indifférence envers la connaissance vraie comme une indifférenciation entre croyances et faits dont nous commençons à sentir les effets.

²⁰ Patricia Gowaty a montré depuis quelques années comment le profil comportemental distinct des mâles et des femelles peut se modéliser à partir d'un certain nombre paramètres environnementaux; la variété des effets de l'anisogamie initiale est alors très large. Le dimorphisme traditionnel que l'on voudrait appliquer aux humains, où les femelles sont prudes et les mâles cherchent la promiscuité, n'est qu'un résultat possible du modèle - déterminé par une certaine gamme de valeurs des paramètres - parmi une très grand éventail de comportements de reproduction possibles. Voir par exemple Gowaty PA, Hubbell SP. (2009) « Reproductive decisions under ecological constraints: it's about time. » *PNAS*, 106 (Suppl 1): 10017- 24

Voilà pourquoi, dans la situation présente, s'accommoder d'un tel déni des valeurs intellectuelles (liberté d'expression et de critique, discussion ouverte, etc.) et de l'idée de vérité ou de science me paraît totalement déraisonnable.

Philippe Huneman est directeur de recherche à l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques (CNRS/Université Paris I Sorbonne). Philosophe des sciences, il travaille essentiellement sur les problèmes épistémologiques et ontologiques posés par la biologie évolutive et l'écologie. Outre de nombreux articles académiques sur ces sujets, il a écrit *Métaphysique et biologie. Kant et le concept d'organisme* (Kimé, 2008), et dirigé *From groups to individuals* (MIT Press, 2013) avec Frédéric Bouchard et *Challenging the Modern Synthesis* (Oxford UP 2017) avec Denis Walsh.

SVP Ajouter une brève notice biobibliographique de trois ou quatre lignes. Merci.